



LITERATUR IN DEN SPRACHEN BERLINS 2024

Jade Samson-Kermarrec

Jäger à gogo

La tristesse, ça attire les charognards. C'est dingue, il suffit d'un battement de cils, d'une larme qui coule et les connards rappliquent. Je sais pas trop ce que ça éveille chez eux, les meufs mélancoliques, ils doivent flairer la fragilité et vouloir s'y engouffrer, s'immiscer dans les failles jusqu'à prendre toute la place, trouver le défaut de fabrication, compromettre la mécanique interne, infiltrer les lignes adverses, neutraliser l'ennemi, récupérer la marchandise. Et la marchandise, c'est mon cul.

Nett ist der kleine Bruder von Scheiße.

Je ris et les larmes suintent dans la bière pression format pinte gigantesque que je bois comme du petit lait. Kai me regarde avec ses grands yeux plein de cils, piqué au vif que je lui dise qu'il est gentil.

Gentil, ça fait pas rêver, ça fait mouiller ni les culottes ni les globes oculaires, ça promet pas la dépendance, la domination, la puissance. Gentil, c'est un qualificatif de merde. On en est là. Aucun mec n'a envie d'être « gentil » parce qu'apparemment, la gentillesse, ça paye pas, parce que si tu veux pécho la meuf que t'as dans le viseur, faut se comporter comme un connard.

Il a pas tort.

C'est vrai que j'aime bien les branleurs. Enfin, je les aime bien sans les aimer. Ils m'attirent parce que je me suis persuadée que l'indifférence ne pouvait qu'être feinte et qu'il fallait que je réussisse là où les autres avaient échoué : susciter l'intérêt dudit branleur alors qu'il n'en a clairement rien à foutre de ma gueule. C'est une pulsion narcissique. Rien d'autre. C'est aussi vain et creux que ça. Un acharnement puéril pour contenter cette putain de pulsion de merde. C'est un malentendu. Un combat d'égos, de qui admettra en premier qu'on n'a rien à foutre ensemble, que toute notre histoire n'est qu'une construction bancale, que ce prétendu amour n'existe pas, que je n'ai jamais senti ni la sincérité, ni l'authenticité.

Alors quand Kai me dit un peu bravache que la gentillesse, c'est de la merde, je ris. Je ris tellement j'y crois pas, tellement il s'offusque de sa qualité intrinsèque, sa profonde gentillesse, qu'il pense être un défaut. Mais dans quel monde vit-on ? Kai me regarde avec circonspection et je me dis que dans le combat entre le bien et le mal, c'est l'égo qui a gagné. Je siffle la fin de mon verre. Si seulement je pouvais me noyer.

Qu'est-ce que tu fais ?

Je me lève parce qu'il faut ponctuer cette conversation d'une manière ou d'une autre, et que les mots ne suffisent plus. Mais debout, titubante, je ressemble plus à un chiot qui sait pas quoi faire de lui qu'à une souveraine qui en impose. Non, je ressemble pas à un chiot. Un

chiot, c'est chou. Moi, je suis juste une vieille meuf rébou. C'est pas cute une seule seconde, c'est juste pathétique. Et c'est là, debout dans ce bar déglingué et enfumé où la bière coûte que dalle et les Jäger pleuvent en trombe, que je m'avoue ce que je sais déjà au fond de moi : je suis malheureuse. Kai se lève à son tour et me demande :

Tu veux y aller ?

Je peux pas lui dire que là tout de suite, tout ce que j'ai envie de faire, c'est de me déglinguer la gueule à l'alcool et à la coke pour m'oublier, alors je dis simplement « oui » et on sort du bar.

Dans la texture de la nuit, celle qui, à ce qu'on dit, appartient aux amants et aux brigands, j'ai envie que quelque chose de drastique se passe, quelque chose qui pénétrerait ma chair et me rendrait vivante. Mais rien ne se passe et je commence à en vouloir à Kai que rien ne se passe. J'ai l'impatience véner de la peur panique de ne plus jamais savoir comment on désire. Je guette le mouvement de mes entrailles mais rien : mon corps n'est plus qu'une enveloppe que j'essaye de remplir tant bien que mal à coup d'alcool, de médicaments et de drogues. Peut-être qu'en l'inondant, il oubliera le vide. Mais les psychotropes sont comme les marées, ils vont et viennent et laissent derrière eux des déserts humides goût reality check.

Bon, je vais rentrer.

Kai s'est arrêté. Il me fait un signe de la main et reste planté là, comme un con. Je marmonne un « Tu m'accompagnes pas ? » d'où toutes les consonnes ont disparu, forfait voyelles oblige. Je suis pas convaincante, il est pas convaincu. Il traverse les rails du tramway et se cale sous l'abri. Le cœur de la nuit est glacial. Chacun d'un côté, on se fait face. Je crois encore qu'il va sortir de son inertie, courir à grandes enjambées et venir m'embrasser avec fougue. Mais rien. Rien ne se passe depuis l'autre. Rien dans le bas-ventre. Rien dans la bouche. Rien dans le cœur.

Le tram de Kai arrive. Je me retrouve sur le carreau avec la connerie qui démange fort. J'ai ni envie de rentrer ni envie d'être seule. En remontant la rue, je croise un petit groupe de mecs qui traînent sur les marches d'un immeuble tout pété. Au fond de moi, je rêve qu'ils m'interpellent, ça me fera une bonne excuse pour m'arrêter. J'ai l'hypocrisie des addicts qui n'assument pas encore que toutes leurs pensées tendent à alimenter le feu de la défonce.

Haste ne Kippe?